

Interprétations cumulative et distributive du connecteur *et* : temps, argumentation, séquençement

Louis de Saussure
University College London
Université de Genève
Louis.deSaussure@lettres.unige.ch

Bertrand Sthioul
Université de Genève
Université de Lausanne
Bertrand.Sthioul@lettres.unige.ch

1. Introduction

En observant que la conjonction de coordination *et* peut faire l'objet de deux interprétations, l'une *cumulative* (parfois dite *collective*) et l'autre *distributive*, et en nous appuyant sur les propositions générales de la théorie de la pertinence sur la pragmatique des énoncés coordonnés (Wilson & Sperber 1993, Blakemore & Carston 1999), nous développons dans cet article une proposition de description sémantique pour *et* ainsi qu'une analyse pragmatique générale qui tente d'expliquer les différentes interprétations auxquelles cette expression peut donner lieu en contexte.

La double question sémantique et pragmatique de *et* peut théoriquement faire l'objet de deux projets descriptifs et explicatifs dans le cadre de la théorie de la pertinence (Sperber & Wilson 1986 et 1995). Premièrement, on peut considérer que *et* est une expression conceptuelle – renvoyant au concept logique de conjonction –, comme le suggère l'intuition et comme l'admet une tradition aujourd'hui bien établie. Deuxièmement, au contraire, on peut faire l'hypothèse que *et* est une expression procédurale, au sens de Blakemore (1987). C'est la position de Moeschler (1998 et 2000), bien que dans une acception de la notion de procédure qui n'est pas celle qu'admet généralement la théorie de la pertinence. Nous voulons nous arrêter un instant sur cette question générale pour faire deux observations.

Une première précision nous semble d'emblée importante : la frontière entre ces types d'expressions – procédurale et conceptuelle – n'épouse pas

pour la théorie de la pertinence celle qui divise les classes ouvertes et les classes fermées, comme le pose pour sa part Moeschler (1998 et 2000). Pour la théorie de la pertinence, le statut conceptuel ou procédural de *et* n'est donc aucunement donné par une hypothèse générale sur les « mots grammaticaux ». D'ailleurs, la théorie de la pertinence admet de manière générale que les connecteurs et opérateurs logiques sont conceptuels et vériconditionnels.

Deuxièmement, les récentes propositions théoriques de Moeschler (2001, 2002) sur la distinction conceptuel – procédural autorisent en principe toutes les combinaisons possibles en langue : une expression peut, dans son approche, mêler indifféremment, à des degrés variés, du contenu conceptuel et du contenu procédural. Ce qu'il nomme « instructions » et « procédure » se démarque d'ailleurs de la version classique de la théorie de la pertinence, en ce que « l'architecture d'analyse du MID » (Moeschler 2001 : 25) indique explicitement que les informations dites « procédurales », en particulier les « traits directionnels », interviennent en amont du processus pragmatique, le contexte n'intervenant que pour valider ou invalider des opérations en fait prises en charge par le code.

Cette position est très différente de celle, plus consensuelle dans la théorie de la pertinence, de Blakemore (1987) qui a argumenté pour une dichotomie fonctionnelle : même si des expressions procédurales peuvent correspondre à une idée « conceptuelle », comme dans *moreover*, seule la dimension procédurale (« instructionnelle ») y est active. L'idée étant qu'une expression conceptuelle (un nom par exemple) se différencie d'une expression procédurale par des propriétés liées au type de traitement interprétatif qu'elles déclenchent ; notamment, le recours à une description procédurale ne se justifie que si aucune valeur conceptuelle ne suffit à expliquer la fonction de l'expression¹. Ainsi, pour la théorie de la pertinence, une conjonction comme *parce que* n'encode pas de matériel procédural mais fait simplement intervenir le concept de causalité (y compris dans les usages argumentatifs ou portant sur l'énonciation).

¹ Cette distinction entre deux types de traitements n'est d'ailleurs pas spécifique à la théorie de la pertinence et ne nous semble pas soulever d'objections fondamentales ; seul le format de description fait l'objet de riches discussions, qu'il s'agisse d'adopter un formalisme par listes d'inférences comme chez Blakemore (1987), un formalisme logique formel comme dans les sémantique dynamiques, ou un formalisme algorithmique comme dans Saussure (2000).

Telle quelle, l'hypothèse de Moeschler (*et* est une expression procédurale) nous semble présenter quelques inconvénients théoriques. En particulier, si la conjonction *et* est procédurale, elle devient potentiellement une expression non-vériconditionnelle, autonome par rapport au connecteur logique &. Dans une approche de ce type, l'expression linguistique *et* peut en théorie recevoir des caractéristiques sémantiques qui sont sans rapport aucun avec la conjonction logique. Ainsi, dans le cadre de son *Modèle des inférences directionnelles*, Moeschler (2000) réaffirme, à la suite de ses travaux antérieurs, que *et* encode un « trait fort » conduisant le destinataire à interpréter le séquençement temporel (la *narration* au sens de Labov 1972 ou de la SDRT). L'hypothèse que cet effet peut s'ajouter à l'idée de conjonction logique est certes défendable, mais aucun rapport causal n'est clairement établi par Moeschler entre la conjonction et une instruction temporelle donnée par *et*, aucune articulation n'étant proposée entre les notions de « groupement » (Moeschler 2001 : 15) et d'« inférence en avant » (*ibid.* : 21).

S'il est bien certain que *et* est à mettre en relation avec certains effets temporels, les mécanismes effectivement à l'œuvre pour mener à de tels enrichissements restent relativement obscurs malgré la présence de plusieurs propositions dans la littérature sur le sujet ; une hypothèse raisonnable consisterait, selon nous, à considérer les effets temporels comme dérivés sur des bases pragmatiques qui ne remettent pas en cause le statut logique de *et* – la conjonction. Notre position est donc que le *et* de la langue correspond bien au & de la logique – rien là de très original. Toutefois, le statut même du & logique suscite des problèmes qui nous feront revenir sur la nature de l'expression *et*.

Les énoncés coordonnés peuvent, en fonction de facteurs essentiellement contextuels, faire l'objet d'enrichissements très spécifiques. En particulier, nous voulons montrer que des procès coordonnés par *et* peuvent donner lieu à une interprétation *distributive*, dans laquelle les conditions de vérité de chacun des termes sont évaluées indépendamment de celles de l'autre, ou *cumulative*, dans laquelle les termes sont dépendants, pour leur valeur de vérité, de leur cooccurrence. De la sorte, notre hypothèse fait ressembler *et*, au terme du processus interprétatif pragmatique, parfois à son cousin logique disjonctif *ou* (la relation d'union, ou *distribution*), et parfois au *et* logique (la relation intersective, ou *cumulation*). Nous supposons ainsi un universel sémantique fondamental correspondant, dans les langues naturelles, aux conjonctions *et*, *and*, *und*, etc., mais admettons la possibilité d'une variation marginale quant aux dérivations pragmatiques

effectivement provoquées par ces expressions dans différentes langues. Le contraste de certains de nos exemples avec l'anglais permettra en tout cas de le supposer.

2. Les deux interprétations des énoncés coordonnés par et

L'hypothèse sémantique la plus naturelle consiste à supposer qu'il n'y a pas de variation de la signification encodée par *et* selon qu'il connecte des syntagmes nominaux ou verbaux. Dans tous les cas, *et* reste sémantiquement le même : la conjonction logique. Toutefois, l'idée qui se tapit derrière cette étiquette de « conjonction » n'a, contrairement aux apparences, rien de donné. Intuitivement, conjoindre, c'est ajouter « quelque chose » à « quelque chose ». Telle est l'idée défendue par la plupart des chercheurs de la théorie de la pertinence, pour lesquels la pertinence des énoncés coordonnés par *et* se trouve dans l'idée d'un *tout* réalisé au travers de ses parties mises ensemble (Blakemore & Carston 1999). Toujours intuitivement, cette idée pourrait très bien correspondre à celle de l'*union*, bien que le concept classique de conjonction en logique concerne une relation d'*intersection*, dès lors qu'on le pose en termes de tables de vérité ou de relations ensemblistes.

Ainsi, 0 reçoit une interprétation distributive dès lors que le prédicat est admis comme vrai des deux arguments (*pommes et poires*) indépendamment l'un de l'autre. En revanche, 0 est compris selon une logique cumulative :

Les pommes et les poires sont des fruits

$(pommes \cup poires)$

Vin et fromage font un bon repas

$(vin \cap fromage)^2$

En 0, *vin* et *fromage* ne sont pas considérés comme des ensembles distincts mais sont pris dans leur intersection : l'énoncé communique de manière ultime quelque chose comme *du vin avec du fromage constitue un bon repas*, ce qui n'implique aucunement que le vin tout seul, ou le fromage tout seul, puisse constituer un bon repas.

0 et 0 font apparaître le même type de différence, cette fois avec des arguments prédicatifs :

² Cette formule n'a aucun sens si elle est comprise comme l'intersection du vin et du fromage comme concepts. Nous cherchons ici à rendre compte de l'intuition que le vin et le fromage ne forment un bon repas que lorsqu'ils se trouvent ensemble. Ainsi, il s'agit plutôt de quelque chose comme *repas comprenant du vin* qui entre en relation d'intersection avec quelque chose comme *repas comprenant du fromage*.

Tim aime faire le ménage et repasser le linge

Rosa aime faire le ménage et écouter la radio

En 0, on comprend que Tim aime se livrer à chacune des activités de manière générale : c'est une interprétation distributive. Au contraire, en 0, l'énoncé ne communique pas nécessairement que Rosa aime faire le ménage en général, ni qu'elle aime écouter la radio en général. En contexte neutre, il est même improbable que de telles interprétations correspondent à l'intention informative du locuteur. Ce qui est communiqué concerne simplement les deux procès *ensemble* : c'est une interprétation cumulative.

Une interprétation distributive a lieu lorsque le prédicat est simplement compris comme vrai des deux arguments : la conjonction *et* porte sur les deux propositions P(a) et P(b) de manière indépendante :

Interprétation distributive : P(a) & P(b).

Une interprétation cumulative a lieu si le prédicat est vrai d'un argument complexe constitué par le sous-ensemble intersectif des deux arguments. La conjonction *et* a une portée réduite sur les arguments seuls :

Interprétation cumulative : P(a&b).

À ce stade, on peut déjà constater une différence apparente dans l'interprétation de certains énoncés conjoints en français et en anglais. Considérons les exemples suivants :

I love lamb and mint sauce

J'aime l'agneau et la sauce à la menthe

L'exemple 0 implique que le locuteur aime l'agneau en général et la sauce à la menthe en général, et non pas nécessairement ensemble. Dans des circonstances non marquées, 0 est interprété comme *J'aime (l'agneau et la sauce à la menthe)* tandis que 0 sera préférentiellement compris comme *J'aime l'agneau et j'aime la sauce à la menthe*. Nous ne pensons pas résoudre cette différence ici, car divers facteurs sont sans doute à l'œuvre pour la créer, comme la présence d'articles définis en français ; ces effets sont donc peut-être dus à des paramètres sans relation directe avec la seule conjonction de coordination *et* vs. *and*.

Quoi qu'il en soit, il nous faut revenir maintenant sur la nature du matériau encodé par *et*. Sans en faire une expression procédurale, il faut constater que le concept lui-même de conjonction logique est instructionnel. Développons ce point brièvement.

Nous considérons en effet que la conjonction *et* gagne à être analysée comme ayant une part instructionnelle dans sa sémantique, qui déterminera

l'interprétation désirée, distributive ou cumulative. Il y a un argument formel en faveur de cette hypothèse. La conjonction logique n'est pas un simple concept, c'est un *opérateur* logique. La conjonction implique qu'une condition s'applique à deux arguments, ce qui correspond à l'idée qu'*une opération est réalisée* sur la base de deux arguments, au contraire de simples concepts logiques comme l'appartenance d'un ensemble à un autre ensemble, qui ne représente aucune *opération*³. Si on la conçoit ainsi comme un opérateur, la conjonction nous fait toucher aux limites de la distinction entre expressions procédurales et conceptuelles : ici, le concept lui-même est instructionnel. Cela dit, rien ne permet de supposer qu'il encoderait par ailleurs *autre chose* que le concept instructionnel de conjonction (par exemple le séquençement temporel). Aucun « pas » algorithmique non-vériconditionnel n'est, à notre sens, à ajouter à cette sémantique fondamentale. L'opération demandée par *et* est, intuitivement, quelque chose comme *ajouter Q à P*.

Dans cette perspective, la sémantique de base de *et* est une instruction d'addition. Il est assez naturel de considérer, au moins intuitivement, qu'une addition fonctionne comme une *union* de deux objets (ou propositions). De ce fait, nous posons que la sémantique fondamentale de la conjonction a à voir avec l'interprétation distributive et non avec l'interprétation cumulative, le reste étant affaire d'enrichissement pragmatique. Dans cette perspective, les effets de séquençement temporel avec la conjonction seront naturellement envisagés comme étant dus uniquement à des paramètres contextuels. Cette position, nous l'admettons, est tout sauf standard, puisque la logique formelle privilégie l'équivalence, au niveau du calcul, entre la conjonction et l'intersection (la cumulation).

Avant d'exposer notre analyse dans plus de détails, il convient de se pencher sur les points de vue dominants en la matière, en particulier en ce qui concerne le séquençement temporel.

3. Approches en présence

Il y a, semble-t-il, cinq hypothèses principales disponibles dans la littérature pour expliquer à quelles conditions le séquençement temporel est ou n'est pas obtenu avec des procès conjoints par *et* (ou *and*).

³ La question est cependant beaucoup plus complexe. Nous voulons ici exprimer simplement le fait que & peut entrer dans un calcul logique et mener à des dérivations, et ne se borne pas à poser un état de fait.

La première approche veut que la conjonction, si elle ne force pas le séquençement temporel, bloque l'inversion. C'est l'approche de Bar-Lev & Palacas (1980). Hormis les contre-exemples qu'ils fournissent eux-mêmes⁴, plusieurs auteurs ont produit des exemples dont l'examen montre qu'une telle hypothèse est trop forte. Voir notamment Cohen (1971), Horn (1989), Wilson & Sperber (1993), Blakemore & Carston (1999), Saussure (2000) et Gomez Txurruka (2001). Parmi les contre-exemples qu'on trouve dans la littérature, citons-en trois. Le premier concerne *a priori* des événements, et les deux autres sont généralement admis comme étant des cas de relations argumentatives : dans ces énoncés, *et* porte alors sur l'énonciation.

Tout va bien : les passagers sont descendus et l'avion a atterri sans le moindre problème malgré la tempête (<Saussure 2000)

She did her BA in London and she did her A-levels in Leeds (<Blakemore & Carston 1999)

Elle a fait sa licence à Londres et elle a fait son baccalauréat à Leeds

Peter : - Est-ce que John a cassé le vase ?

Mary : - Eh bien, le vase s'est cassé, et c'est John qui l'a laissé tomber (<Horn 1989, notre traduction)

Nous détaillerons plus loin les solutions proposées pour ces exemples dans la théorie de la pertinence, et donnerons d'autres contre-exemples en temps utile. Notons tout de même que 0 n'est peut-être pas un cas réel de séquençement inverse, comme on l'expliquera plus bas.

La deuxième approche se situe dans le cadre sémantique dynamique de la SDRT⁵. Gomez Txurruka (2001) affirme que la conjonction bloque certaines relations de discours, n'autorisant que deux types d'interprétation : la liste atemporelle (*time-free list*) et la narration. Les principales relations de discours qui sont interdites par la conjonction sont l'explication (le séquençement inverse), l'arrière-plan (l'englobement d'un événement par un état) et l'élaboration (l'inclusion d'un événement dans un autre, ce que nous appelons l'encapsulation à la suite de Saussure 1997). Les exemples de Blakemore et Carston, tout comme 0, constitueraient dans ce cadre des listes

⁴ « Wars are breaking out all over and Champaign and Urbana have begun having border disputes » (*Des guerres se déclarent partout et Champaign et Urbana ont commencé d'avoir des incidents de frontière*), « There are his footprints and he's been here recently » (*Voici ses empreintes et il a été ici récemment*), qui n'est pas très bon en français, et « Language is rule-governed and it follows regular patterns » (*Le langage est gouverné par des règles et il suit des schémas généraux*).

⁵ *Segmented Discourse Representation Theory* ; voir Lascarides & Asher (1993).

atemporelles, où les inférences temporelles sont réputées possibles en tout temps sur la base des connaissances du monde sans qu'elles soient aucunement requises. Cela dit, bien qu'il soit clair qu'aucun séquençement temporel n'est requis pour des listes atemporelles ou des relations argumentatives, la solution de Gomez Txurruka échoue à rendre compte des cas où un connecteur causal comme *parce que* s'ajoute à la conjonction, comme en 0, de ceux où l'agent de la cause est focalisé dans une construction de type clivé, comme en 0 et de ceux où le locuteur met l'accent sur la réalisation de la cause, comme en 0 :

Jean est tombé, et ceci parce que Chris l'a poussé

Jean est tombé, et c'est Chris qui l'a poussé

Jean est tombé, et Chris l'a bel et bien poussé

Que ces exemples soient des cas de listes atemporelles est peut-être vrai, mais le montrer demanderait au minimum davantage d'arguments. Il est plus conforme à l'intuition qu'il s'agit là de cas argumentatifs, dans lesquels les connecteurs jouent sur les relations entre les énonciations et non directement sur les contenus propositionnels (ce sera le choix de Blakemore & Carston 1999). De plus, Gomez Txurruka suggère aussi que *and* ne peut pas se combiner avec d'autres connecteurs, ce qui est faux en français au moins, comme nous le montrerons : des exemples que nous produirons plus bas montrent même la possibilité d'avoir *et* avec un connecteur temporel inverse.

La troisième hypothèse, nous l'avons évoquée en introduction : c'est l'hypothèse forte de Moeschler. Pour lui, la conjonction *et* encode un « trait fort » – contrairement aux temps verbaux qui encodent un « trait faible » – qui force l'ordre temporel narratif (l'« inférence en avant »), et qui est activé en tous les cas, les « hypothèses contextuelles » n'ayant pour rôle que de valider l'interprétation obtenue ou de rendre l'énoncé inacceptable (cf. Moeschler 2001 : 29). Par ailleurs, cette approche pose explicitement *et* comme une expression procédurale, mais sa procédure n'est pas déroulée à l'heure actuelle. Cette hypothèse est discutée en détail dans Saussure (2000). Non seulement elle fait abstraction du fait que *et* est pratiquement toujours suppressible sans que l'ordre inféré entre les procès soit modifié, mais – sans parler des cas où *et* relie deux énoncés à l'imparfait – elle nous semble échouer à fournir une explication satisfaisante pour les cas où des séquences au passé simple conjointes par *et* sont non ordonnées, comme 0 et 0. L'hypothèse de Moeschler implique en effet que l'énoncé avec *et* exige davantage d'effort de traitement que l'exemple sans *et* du simple fait que le

destinataire est nécessairement amené à annuler le trait « fort » encodé par *et* :

Bianca chanta l'air des bijoux et Igor l'accompagna au piano (<Kamp & Rohrer 1983)

Bianca chanta l'air des bijoux. Igor l'accompagna au piano

De plus, ces exemples peuvent parfaitement recevoir une interprétation ordonnée : *accompagner au* est ambigu entre le verbe de mouvement et son dérivé métaphorique musical. Notre expérience est d'ailleurs que le locuteur du français interprète ces exemples, hors contexte, équiprobablement dans un sens d'*accompagner* ou dans l'autre. Or, l'hypothèse de Moeschler implique nécessairement que les énoncés conjoints par *et* seront plus facilement compris dans un séquençement temporel « en avant » tandis que les énoncés non conjoints sont moins susceptibles d'être ordonnés, ce qui nous semble à la fois spéculatif et contraire à l'expérience. Nous reviendrons en conclusion de cet article sur ce couple d'exemples.

La quatrième approche est celle de la pragmatique néo-gricéenne de Levinson (1983 et 2000). Il suggère, en se fondant sur des principes généraux dérivés des maximes gricéennes (les principes I et Q), qu'un schéma d'enrichissement pragmatique pour les énoncés conjoints commence par une dérivation de *et* en *et puis* (temporel), et, si cela produit une interprétation consistante, le destinataire tente ensuite d'ajouter une relation causale. Outre que la dérivation est relativement *ad hoc*, ce schéma a déjà été contredit par Wilson & Sperber (1993) qui ont produit des exemples qui montrent que les relations causales, au moins telles qu'elles sont manifestées dans la langue naturelle, ne sont pas nécessairement ordonnées puisqu'elles peuvent concerner des états (une fois de plus, nous reviendrons brièvement sur cet exemple plus bas) :

It was dark and I couldn't see (<Wilson & Sperber 1993 : 282)

Il faisait noir et je n'y voyais rien

La cinquième approche est due à la théorie de la pertinence, et c'est celle qui est la plus couramment admise par les chercheurs de cette tendance. Comme on l'a déjà évoqué plus haut, elle considère que la conjonction linguistique encode la conjonction logique, des effets pragmatiques supplémentaires comme le séquençement temporel n'étant que des dérivations standard opérées selon le principe de pertinence pour atteindre le seuil optimal de pertinence. Cette conception a été posée par Wilson & Sperber (1993) et raffinée par Blakemore & Carston (1999).

Wilson & Sperber (1993) ont montré que la question du séquençement temporel entre énoncés connectés par *et* est fondamentalement expliquée par des questions d'informativité et de pertinence. L'analyse des deux exemples suivants illustre cette hypothèse :

It's always the same at conference parties. Either no one talks to him and he gets drunk, or he gets drunk and no one talks to him (<Wilson & Sperber 1993 : 279)

C'est toujours la même chose dans les soirées de colloques. Ou personne ne lui adresse la parole et il se saoule, ou il se saoule et personne ne lui adresse la parole

What happened is not that Peter left and Mary got angry but that Mary got angry and Peter left (<Wilson & Sperber 1993 : 279)

Ce qui s'est passé, ce n'est pas que Peter est parti et que Mary s'est fâchée, mais que Mary s'est fâchée et que Peter est parti

Pour chacun de ces cas, l'interprétation sans séquençement temporel serait sous-informative. Elle mènerait respectivement à une tautologie, car $(P \wedge Q)$ équivaut à $(Q \wedge P)$, ou à une contradiction, $\neg (P \wedge Q)$ étant inconsistant avec $(P \wedge Q)$. De ce fait, le destinataire enrichit pragmatiquement la proposition complexe exprimée par l'énoncé pour des raisons de pertinence. Il peut le faire en construisant des relations temporelles et / ou causales.

Blakemore & Carston (1999) considèrent avec raison que la question du séquençement temporel n'est pas radicalement différente que les énoncés soient ou non coordonnés par *et* (*and*). Le séquençement temporel est pour elles dû à un principe cognitif de chronologie, qui rappelle la sous-maxime d'ordre de Grice et la règle de narration par défaut dans la SDRT. Ce point de vue, qui veut que *et* ne joue pas de rôle indispensable dans la récupération d'un séquençement temporel, semble correspondre assez bien aux données empiriques : il est vrai que *et* est suppressible sans effet clairement identifiable sur le séquençement temporel. En revanche, l'existence d'un « principe de chronologie », d'une application temporelle de la maxime d'ordre ou l'axiome de *narration par défaut* peuvent recevoir des critiques (voir Saussure 2000).

Leur point de vue général sur les énoncés coordonnés veut que ceux-ci deviennent pertinents en étant traités *globalement* et non comme deux simples propositions indépendantes (cette hypothèse, assumée par Wilson & Sperber 1993, est déjà suggérée dans Blakemore 1987). Cette position autorise assez naturellement l'inversion temporelle avec des énoncés connectés par *et*, bien que cela ne puisse se produire, affirment-elles, que lorsque la conjonction porte sur l'énonciation et non sur la simple description événementielle. En d'autres termes, l'inversion est possible avec

un *et* en usage argumentatif, qui se lit comme *et de plus* par exemple. Elles montrent en effet que cet effet d'argumentation est naturel, et qu'il requiert certains intonèmes focalisateurs particuliers si aucun marquage argumentatif n'est linguistiquement présent. Leur analyse de 0 et 0 se déroule selon ce schéma.

Un marquage argumentatif, comme le notent Wilson & Sperber (1993), est explicite lorsqu'une expression porte sur la raison de l'assertion de la première proposition, comme dans 0 :

Language is rule-governed, and the reason is that it follows regular patterns
(<Wilson & Sperber 1993 : 296)

Le langage est gouverné par des règles, et la raison en est qu'il respecte des schémas généraux

4. Véritables et fausses inversions avec et

Nous voulons suggérer que l'approche de Blakemore & Carston, de même que celle de Gomez Txurruka, devraient être développées ou amendées de manière à pouvoir traiter des cas comme l'exemple 0 :

Max prendra le train à la gare de Lyon et il s'arrêtera au tabac pour acheter tes cigarettes

Dans cet exemple, l'énoncé coordonné communique effectivement deux procès en inversion sans que rien ne vienne de manière évidente plaider pour une lecture argumentative, aucun accent focalisateur particulier n'étant requis. De plus, comme les relations temporelles sont ici nécessaires à l'interprétation, il devient difficile de considérer qu'il y a là un effet de liste atemporelle ; on proposera plus bas quelques arguments en défaveur d'une lecture argumentative ou en liste atemporelle pour cet exemple. Il est par ailleurs important de remarquer que les relations temporelles restent inchangées quel que soit le temps verbal utilisé (si c'est le même dans les deux énoncés, bien entendu). Toutefois, notre hypothèse en ce qui concerne ce type d'exemples n'est pas que le séquençement inverse est simplement et directement communiqué : nous aurons besoin d'un modèle un peu plus sophistiqué pour prendre en charge ce type d'énoncés.

On pourrait croire que ce type d'exemples est rendu possible par l'établissement de relations *partie-tout* (méronomiques) : les deux événements dénotés par les énoncés seraient reliés en tant que le deuxième constitue une phase particulière du premier. Selon un tel point de vue, l'action de s'arrêter au tabac serait conçue comme une partie du procès de prendre le train. *Prendre le train* inclurait alors, d'une certaine manière, toutes les actions préparatoires qui mènent à l'événement effectif de prendre

le train : aller à la gare, acheter des cigarettes au tabac, monter dans le train. De la sorte, il n'y aurait dans de tels cas aucun séquençement inverse, mais une relation partie-tout. Pourtant, cet exemple peut, sans nous sembler radicalement altéré, s'augmenter explicitement d'une spécification temporelle, comme en 0, où les moments respectifs des événements sont précisés, ou 0, où un connecteur temporel inverse est ajouté, ce qui montre du même coup qu'une combinaison de *et* avec un tel connecteur est bien possible, au moins en communication orale (ce qui pose d'ailleurs un autre type de problème pour l'hypothèse du trait fort en avant de Moeschler, les deux connecteurs se trouvant dans une compétition irrésolue comme si on avait affaire à une combinaison <*ensuite auparavant*>) :

Max prendra le train à la gare de Lyon à 19h10 et il s'arrêtera au tabac juste avant la fermeture de 19h pour acheter tes cigarettes

Max prendra le train à la gare de Lyon et auparavant il achètera tes cigarettes

Comme, premièrement, n'importe quelle séquence d'événements peut être analysée selon ce type de relations partie-tout (ce qui rappelle Barwise 1981 et la sémantique des situations) et, que deuxièmement, il est impossible d'établir clairement à quel stade on cesse d'intégrer les événements dans cette relation (doit-on inclure « Max s'est levé » dans « Max a pris le train » ?), nous laisserons de côté cet angle d'analyse.

Nous pensons qu'il n'y a pas de raison convaincante de supposer que 0 ne rendrait pas compte d'événements (particulièrement si la séquence est à un autre temps que le futur, par exemple le passé simple⁶), même si son traitement, puisqu'il y a énoncés conjoints, implique des inférences supplémentaires. Le fait central est ici l'achat des cigarettes : le destinataire est sans doute anxieux de recevoir ses cigarettes de la part de Max comme il l'espère. La raison pour laquelle l'événement d'acheter des cigarettes est entretenu comme vrai dépend des inférences tirées du premier événement : il y a un tabac à la gare, ou sur le chemin de la gare, dans lequel Max est supposé acheter les cigarettes. Que la proposition *Max prendra le train* réfère à un moment postérieur à l'achat des cigarettes n'est aucunement problématique. Cette proposition est bien entendu une prémisses dans l'inférence que Max va effectivement se rendre à la gare, ce qui lui permettra alors d'acheter des cigarettes. Si l'on considère les événements explicitement dénotés, nous avons bel et bien un ordre temporel inverse avec *et* dans cet exemple, sans qu'il soit évident que nous ayons affaire à une

⁶ L'exemple doit, pour être naturel au passé simple, éviter les personnes déictiques, et donc être amendé en « des cigarettes » au lieu de « tes cigarettes ».

interprétation argumentative de *et*, pour laquelle les énoncés portent sur des actes de parole.

Cela dit, il faut reconnaître que d'autres cas qui pourraient sembler à première vue présenter eux aussi le séquençement inverse sont en fait des leurre.

Premièrement, les énoncés peuvent rendre compte non pas d'un événement mais de la perception par le participant de la situation résultant de cet événement. Dans ce cas, l'énoncé ne décrit pas un état de fait mais une *pensée* au sujet d'un état de fait ; dans la théorie de la pertinence, il s'agit d'un usage *interprétatif* (pour l'application de cette notion sur les temps verbaux, voir Sthioul 1998). Ces usages sont proches du style indirect libre :

Augustin arriva en retard à la fête et, ô surprise, Diane était déjà partie

La perception d'Augustin que Diane est déjà partie survient en réalité après son arrivée à la fête. Dès lors, les événements communiqués (Augustin arrive, il réalise que Diane est partie) sont ordonnés narrativement, malgré l'usage du plus-que-parfait dans la deuxième clause, et malgré le fait que, référentiellement, le deuxième événement a donc eu lieu avant le premier.

Deuxièmement, les énoncés au passé composé sont toujours problématiques pour l'évaluation du séquençement temporel : le passé composé, qui a une sémantique complexe (cf. notamment Luscher & Sthioul 1996, Sthioul 1998, Saussure 2000), ne dénote pas simplement des événements passés, mais leur état résultant au moment de la parole ; c'est la fonction d'*acquêt* de Damourette et Pichon (1911-36) ou la *séquelle* de Guillaume (1929). La communication peut, avec le passé composé, porter sur la séquence d'événements (ce qui permet des usages pleinement narratifs de ce temps) ou uniquement sur les états résultants. Dès lors, un exemple comme 0 peut très bien être compris comme communiquant de l'information sur la situation présente : les passagers sont sains et saufs, l'avion est là. Dans ce cas, force est de se rendre à l'évidence que la conjonction *et* ne porte pas sur les événements mais sur des états vrais au moment de l'énonciation. Non seulement il faut alors admettre qu'il n'y a pas de séquençement inverse, mais une interprétation dans laquelle *et* est argumentatif peut facilement émerger : le locuteur affirme la deuxième proposition pour exhiber qu'il a de bonnes raisons d'entretenir la première, ou il affirme les deux propositions pour montrer qu'il est légitime d'entretenir une quelconque proposition subsumante, toujours à propos du présent, comme « tout va bien » (ce sont alors des lectures en termes

d'encapsulation qui s'imposent). Un exemple de ce type sera donc correctement analysé par l'hypothèse argumentative de Blakemore et Carston ou celle de liste atemporelle chez Gomez Txurruka.

Il est temps maintenant d'en venir à un schéma plus global des caractéristiques sémantiques et pragmatiques de la conjonction de coordination *et*.

5. Et en usage fondamental

Avant tout, nous voudrions clarifier un point qui concerne le traitement séquentiel des énoncés conjoints. Si, effectivement, il est naturel de supposer que les énoncés coordonnés par *et* sont pertinents en tant que formant un *tout*, ce qui correspond à l'idée que *et* provoque une opération de concaténation ou d'union, il ne faut pas perdre de vue le fait que le destinataire traite *P et Q* de manière linéaire : d'abord *P*, avec sa présomption de pertinence, puis seulement *et Q*, toujours en suivant le principe de pertinence, mais en incluant les inférences déjà dérivées de *P*. Cela nous conduit à considérer que *et* appartient à la seconde clause de l'énoncé complexe conjoint. En interprétant *et Q*, le destinataire doit, bien entendu, chercher la pertinence du connecteur. Cette recherche, selon nous, se produit au niveau purement pragmatique, et cela pour deux raisons. Premièrement, à quelques exceptions près, la conjonction de coordination n'est pratiquement jamais requise syntaxiquement lorsqu'elle relie deux propositions. Deuxièmement, les relations inférées en traitant un énoncé complexe coordonné par *et* auraient pu être tirées sans la conjonction. Ces inférences seraient toutefois atteintes avec un coût et un risque plus élevés, tout comme la causalité peut fort bien être inférée sans *parce que*, mais à un coût et avec un risque plus élevé (c'est-à-dire avec un certain risque d'erreur à propos de l'intention informative du locuteur).

L'interprétation la plus simple de *et* consiste donc à « ajouter » la seconde proposition à la première (et aux inférences qui en sont dérivables) dans le but de construire une unique proposition subsumante *P et Q* menant à d'autres inférences. Nous avons affaire ici à l'interprétation distributive de *et*. Lorsqu'il s'agit de coordonner des représentations de procès (événements ou états), la construction de l'unité subsumante complexe donne lieu à l'inférence d'un procès subsumant. Au niveau du séquençement temporel, cela n'implique aucun ordre particulier : il est laissé indéterminé au niveau des explicitations (mais, comme le note Gomez Txurruka 2001, un ordre peut être inféré contextuellement si nécessaire). Un cas de ce type serait :

Nathalie a déménagé à Stuttgart et Isabelle s'est mariée

Gomez Txurruka (2001) et Saussure (2000) fournissent des exemples de ce type pour défendre l'idée qu'aucun principe de chronologie ou maxime d'ordre ne détermine par défaut l'interprétation. Des exemples de ce type on d'ailleurs conduit la SDRT à admettre des conditions minimales pour la Narration (la condition d'« occasionnement » et la condition de « topique commun », cf. Asher & Lascarides 1993). Ceci a aussi été pris en compte dans le modèle de Moeschler (2000) qui a renoncé à l'idée d'un « trait faible » associé par défaut au séquençement du discours (Moeschler 1998).

Dans 0, les conditions de vérité de l'énoncé se vérifient indépendamment de l'ordre réel des événements dans le monde : cet ordre est sous-déterminé par l'énoncé. Cependant, cet énoncé ne peut trouver de pertinence s'il n'est pas interprété dans le cadre d'un procès subsumant, fût-il très général comme en 0 (qui rappelle des exemples célèbres de Kamp & Rohrer (1983)), dès lors qu'il est nécessaire au destinataire de comprendre *pourquoi* le locuteur a présenté ces événements de manière conjointe :

Bien des changements se produisirent dans la famille. Nathalie déménagea à Stuttgart et Isabelle se maria

Les cas de ce type doivent être décrits à l'aide de notions comme l'Elaboration en SDRT (malgré la position de Gomez Txurruka) ou le concept pragmatique d'encapsulation. Il va de soi que le procès subsumant qu'on explicite dans l'exemple (24) est inféré s'il n'est pas explicitement dénoté.

Si et seulement si l'inférence d'un procès subsumant n'est pas suffisante pour satisfaire les attentes de pertinence, alors le destinataire doit continuer le processus interprétatif par davantage d'enrichissement pragmatique. Deux types fondamentaux d'enrichissement sont possibles avec les procès coordonnés par *et* : le séquençement temporel et l'interprétation cumulative.

6. Séquençement temporel avec et

En premier lieu, le destinataire peut-être conduit à inférer le séquençement temporel :

Laurent est monté dans le train et s'est installé à une fenêtre

Notre position est que ce type d'enrichissement – le séquençement temporel avec les énoncés coordonnés par *et* – n'est aucunement *déclenché* par la conjonction mais qu'il est dû à des facteurs pragmatiques, notamment la connaissance du monde, et à la recherche de pertinence. Nous sommes donc ici en accord complet avec les hypothèses de Blakemore & Carston (1999), à ceci près que nous rejetons l'idée du principe général de

chronologie. Nous en dirons plutôt que le destinataire non seulement construit une situation générale, demandée par la concaténation des procès, dans laquelle les deux faits sont avérés, mais qu'il est, de plus, conduit à inférer une relation temporelle sur des bases parfaitement ordinaires. Il applique les mécanismes linguistiques et inférentiels, liés aux temps verbaux et à l'inférence de relations conceptuelles entre les événements (cf. Saussure 2000), sans que *et* soit pour quoi que ce soit dans ce processus. À ceci près que *et* déclenche une hypothèse anticipatrice du type *et ce n'est pas tout* qui favorise peut-être l'attente d'un nouvel événement qui vient s'ajouter à une narration d'événements – mais il y a là matière à nombreuses spéculations sans qu'aucun argument empirique ne vienne clairement résoudre cette question.

D'ailleurs, l'exemple sans *et* reste en principe ordonné :

Laurent est monté dans le train. Il s'est installé à une fenêtre

Cette interprétation, cependant, peut être encore insuffisante pour produire les effets cognitifs escomptés sur la base de la présomption de pertinence : le destinataire peut suspecter que le locuteur a l'intention de communiquer plus encore qu'une situation narrative. Toujours sur la base de son environnement cognitif, en particulier de ses connaissances encyclopédiques, le destinataire peut inférer une relation de causalité, comme dans 0 :

Le vase est tombé et il s'est cassé

Ce processus interprétatif – temporalité, causalité – n'est pas commandé par la conjonction de coordination. Au plus, *et* déclenche une hypothèse anticipatrice du type *et ce n'est pas tout*, ce qui favorise la narration : le premier procès ne suffit pas à remplir seul l'objectif de la communication qui est, dans ce cas, de faire un récit, fût-il très court.

7. Interprétation cumulative

Alors qu'une interprétation distributive implique que les procès coordonnés sont simplement vrais tous les deux, l'interprétation cumulative y ajoute un enrichissement : les deux procès sont vrais *ensemble*, l'implication qu'ils sont vrais tous deux indépendamment l'un de l'autre étant bloquée. L'intéressant est que cette interprétation, qui est selon notre analyse davantage enrichie que l'interprétation distributive, est celle qui correspond à la conjonction logique *stricto sensu*.

Dans tous les exemples ci-dessus, les deux procès sont vrais et pertinents indépendamment l'un de l'autre. Une clarification est ici nécessaire. Que les

procès coordonnés soient pertinents en tant que constituant un *tout* (Blakemore & Carston 1999) doit être compris comme suit : les procès coordonnés produisent *davantage* de pertinence à être interprétés comme un *tout*. Les propositions coordonnées ont leur propre pertinence, mais elles produisent davantage d'effet lorsqu'elles sont interprétées dans une relation étroite. Que Nathalie déménage à Stuttgart et qu'Isabelle se marie sont deux événements qui sont en soi pertinents (selon le contexte, bien entendu). Que Laurent prenne le train et qu'il s'installe près de la fenêtre sont deux procès qui produisent des effets cognitifs : au minimum, ils ajoutent une information nouvelle. Que notre héros se saoule dans les soirées et que personne ne lui adresse la parole sont deux procès dont de nombreuses implicatures peuvent être dérivées. Les relations temporelles et causales éventuellement liées à ces exemples sont des inférences supplémentaires qui *ajoutent* de l'effet cognitif, mais les procès dénotés ne sont pas interdépendants en ce qui concerne leurs conditions de vérité. Cela peut sembler trivial.

Pourtant, dans d'autres cas, les procès sont, précisément, interdépendants, comme dans l'exemple du vin et du fromage, où l'interprétation préférée produit une valeur de vérité positive pour *vin et fromage ensemble* mais pas nécessairement pour *vin* ou *fromage* indépendamment. Parallèlement, nous supposons que dans certains cas, les procès doivent être compris comme entretenant une relation si intime que le destinataire doit trouver un moyen de les réunir dans un unique ensemble de procès. Notre exemple fétiche, pour ce type de cas, est 0, répété en 0 :

Max prendra le train à la gare de Lyon et il s'arrêtera au tabac pour acheter tes cigarettes

Notre argument pour soutenir qu'il y a ici une lecture cumulative est que ces deux propositions peuvent se retrouver enchâssées sous la portée d'un énoncé explicitant un événement unique subsumant, comme en 0 et 0, tandis qu'il est difficile ou impossible de réaliser cette opération lorsqu'une interprétation distributive suffit ou est préférée (comme c'est le cas pour 0 en contexte neutre) :

Un événement extraordinaire se produira : Max prendra le train à la gare de Lyon et il s'arrêtera au tabac pour acheter tes cigarettes

Un événement extraordinaire se produit : Max prit le train à la gare de Lyon et il s'arrêta au tabac pour acheter des cigarettes

? Un événement extraordinaire se produit : Nathalie déménagea à Stuttgart et Isabelle se maria

Qu'il y ait à inférer un procès subsumant n'est pas suffisant pour conclure qu'aucun séquençement temporel ne peut être interprété : l'encapsulation n'implique pas de concomitance entre les procès encapsulés, tout comme, en SDRT, l'élaboration ne bloque ni la narration ni l'explication entre les énoncés élaborants. Ceci explique pourquoi il est donc parfaitement possible d'avoir une combinaison <et + connecteur temporel inverse> exactement dans la même situation :

Un événement extraordinaire se produisit : Max prit le train à la gare de Lyon, et auparavant il s'arrêta au tabac pour acheter des cigarettes

Dans certains cas, une interprétation encore plus contrainte doit être réalisée. Il peut arriver qu'une lecture cumulative soit nécessaire, mais non suffisante en elle-même. Le destinataire peut être amené à inférer une interprétation *temporellement cumulative*, pour laquelle les énoncés coordonnés n'ont de pertinence que s'ils sont vrais tous les deux, et au même moment :

Il a fait très froid et Paul s'est promené pieds nus

De plus, le destinataire peut aussi inférer par ailleurs une relation causale entre les deux procès, comme en 0, donnés par Wilson & Sperber (1993), ce qui montre bien, en regard de 27, que la causalité est un type d'enrichissement indépendant de la question de l'ordre temporel :

0 It was dark and I couldn't see (<Wilson & Sperber 1993 : 282)

Il faisait noir et je n'y voyais rien

Ainsi, selon nos analyses, un énoncé comme (15) représente un aboutissement quant à l'exploitation du potentiel d'enrichissement que l'on peut associer à l'utilisation par le locuteur de l'expression conceptuelle *et* : une interprétation cumulative est requise, qui plus est enrichie d'une contrainte temporelle de concomitance et d'une relation de causalité.

8. Précisions et remarques finales

À ce stade, une précision importante doit être faite. Puisque ce qui déclenche ces diverses interprétations est contextuel et pragmatique, une phrase en type pouvant mener en occurrence à de nombreuses interprétations en fonction du contexte, les exemples que nous avons donnés pour décrire l'interprétation distributive pourraient aussi être enrichis pour déclencher une interprétation cumulative dans des conditions contextuelles appropriées. Par exemple, 0 est possible :

Un événement extraordinaire se produisit : Laurent monta dans le train et s'assit près de la fenêtre

Cependant, pour qu'une telle interprétation survienne, certains facteurs contextuels doivent être là, comme l'inférence de quelque chose de plus que les événements eux-mêmes, ou une relation spécifique entre les événements. L'interprétation cumulative peut se produire seulement si elle est plus pertinente que l'interprétation distributive : pour que cette situation se rencontre avec notre exemple, il faut que le destinataire ait accès à certaines hypothèses contextuelles comme *Laurent est peu susceptible de prendre le train et encore moins de s'asseoir à la fenêtre* (il peut être terrifié par la vitesse). La même chose est vraie pour 0, qui peut très bien être interprété comme 0 à certaines conditions contextuelles :

Un événement extraordinaire se produisit : Nathalie déménagea à Stuttgart et Isabelle se maria

Une telle interprétation est possible s'il y a une relation inférable entre les deux procès, en particulier si le départ de Nathalie provoque pour quelque raison le mariage d'Isabelle. Par exemple, si le départ de Nathalie déclenche l'implication qu'elle a cessé sa relation avec le futur mari d'Isabelle. Dans un tel cas, l'énoncé est ordonné temporellement, et l'enrichissement cumulatif peut avoir lieu.

Maintenant, certaines combinaisons continuent de sembler suspectes :

[?] Mary rode into the sunset and jumped on her horse (<Blakemore & Carston 1999)

Mary a chevauché vers le couchant et a sauté sur son cheval

Il faut noter que l'étrangeté de l'énoncé n'est pas due à la conjonction : l'exemple reste mauvais dans une forme non coordonnée. Blakemore & Carston (1999) considèrent avec raison que le problème réside dans un parasitage de la représentation donnée par l'énoncé par un scénario accessible. Pour nous, un tel scénario demande l'accès à des hypothèses contextuelles qui permettent un enrichissement du type cumulatif. Il est peut-être vrai que, pour certaines combinaisons, un tel enrichissement est strictement impossible. Toutefois, même si un scénario de ce type est relativement difficile à trouver pour cet exemple, cette combinaison reste possible à certaines conditions. D'abord, elle peut être comprise comme une narration, s'il y a deux chevaux distincts. Mais surtout, il peut y avoir une interprétation cumulative si le destinataire comprend que le locuteur communique une croyance générale à propos de Mary, croyance qu'il illustre par les deux événements de chevaucher et de sauter sur son cheval :

Quelle romantique ! Elle a chevauché vers le couchant et elle a sauté sur son cheval

0 serait plus facile : ici, le locuteur met l'accent sur la véracité des deux propositions :

Elle a vraiment chevauché vers le couchant et elle a vraiment sauté sur son cheval

Toujours en considérant le rôle du contexte, il est utile de revenir sur les exemples pour lesquels nous soulignons l'ambiguïté du verbe *accompagner*. Nous le donnons en anglais puis en français, pour en contraster l'interprétation :

Bianca sang the Jewel's tune and Igor accompanied her on the piano

Bianca chanta l'air des bijoux et Igor l'accompagna au piano

En 0, la lecture simultanée n'a rien à voir avec la conjonction de coordination. Elle est déclenchée lexicalement par l'expression *accompanied on*. *And* ne fait que déclencher l'inférence d'un procès subsumant – un concert –, et les conditions de cette inférence doivent être compatibles avec ce qui est lexicalement encodé. La version française reçoit un autre traitement. Il n'y a pas de détermination lexicale des relations temporelles puisque *accompagner au piano* est ambigu. Le destinataire, en traitant l'énoncé, peut ne pas être satisfait informationnellement par l'interprétation distributive (les deux procès sont vrais). Il enrichit alors cette interprétation pragmatiquement en suivant les opérations que nous avons indiquées, et obtient un séquençement temporel ou, s'il est familier avec *Tintin* ou la musique, il infère ce que nous avons appelé une interprétation temporellement cumulative dans laquelle les deux événements sont vrais ensemble au même moment.

Il y a enfin un cas particulier : l'ordre temporel avec l'infinitif de narration. Cette construction peut aussi être utilisée pour dénoter une chaîne de procès ordonnés, généralement (mais pas nécessairement) dans le passé :

Et Georges de partir pour Marseille

Et Georges de partir pour Marseille, de récupérer les enfants et de se rendre à l'aéroport

Il est pourtant loin d'être clair que ces exemples soient des constructions idiomatiques où *<et + infinitif>* doit être interprété comme *<et alors + indicatif>*, dès lors que *et* est commutable avec un autre connecteur :

Mais Georges de partir à Marseille

Puis Georges de partir pour Marseille

On peut malgré tout supposer que le concept de conjonction reste actif avec *mais* (cette position est assez consensuelle) et peut-être avec *puis*. Dès lors, une explication pour ces cas pourrait être suggérée dans le cadre de notre analyse générale. Dans un exemple de ce type, le destinataire ne peut réaliser une interprétation distributive car les éléments liés sont d'une grande

hétérogénéité : comme la séquence commence par *et*, les éléments avec lesquels il doit se mettre en relation seront plutôt inférés que directement découverts dans le cotexte. Un enrichissement doit avoir lieu qui, par ailleurs, ne peut être cumulatif à cause de la composante génitive partitive de *de*, qui commande une lecture de type *partie-tout*, contradictoire avec la lecture cumulative. Le résultat de ce calcul serait alors, pour le destinataire, l'inférence d'une relation entre les éléments coordonnés dans laquelle ils doivent être placés sur des niveaux conceptuels différents, typiquement une relation cause-conséquence. Nous n'avons toutefois pas de solution précise, à ce stade, au sujet d'une telle dérivation⁷.

Enfin, une remarque finale s'impose au sujet de la nature de *et*, procédural ou conceptuel. Nous avons défendu une position selon laquelle *et* encode la conjonction logique, et de ce fait, pour nous, *et* recouvre un concept logique. Que ce concept ait une nature instructionnelle (l'instruction d'« ajouter ») n'en fait pas une expression procédurale, mais soulève des questions complexes sur son statut qui s'insèrent en fait dans une problématique beaucoup plus large. Dans la théorie de la pertinence, toute expression conceptuelle fait l'objet d'un processus interprétatif, qui mène à obtenir une interprétation *étroite* (qui remplit les conditions du concept prototypique) ou *élargie* (qui ne les remplit pas) (cf. Sperber & Wilson 1997). Pour *et*, nous considérons que l'interprétation *étroite*, qui correspond exactement à la conjonction logique, est l'interprétation cumulative, et l'interprétation *élargie*, qui se trouve être la plus courante pour cette expression en particulier, est l'interprétation distributive, qui ne remplit pas les conditions du concept de conjonction au sens strict.

Bibliographie

- BAR-LEV S. & PALACAS A. (1980), « Semantic Command over Pragmatic Priority », *Lingua* 51, 137-146.
- BARWISE J. (1981), « Scenes and Other Situations », *Journal of Philosophy* 78, 369-397.
- BLAKEMORE D. (1987), *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Blackwell.
- BLAKEMORE D. & CARSTON R. (1999), « The Pragmatics of *And*-Conjunctions : the Non-Narrative Cases », *UCL Working Papers in Linguistics* 11, 1-20.
- COHEN L. (1971), « The Logical Particles of Natural Language », in BAR-HILLEL (éd.), *Pragmatics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 50-68.

⁷ Voir Englebort (1998) pour une discussion détaillée de l'infinitif de narration.

- DAMOURETTE J. & PICHON E. (1911-36), *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, tome V, Paris, d'Artrey.
- ENGLEBERT A. (1998), *L'infinif dit « de narration »*, Paris, Duculot.
- GOMEZ TXURRUKA I. (2001), « The Meaning of *And* in a Formal Theory of Discourse and Dialogue », *First International Workshop on Semantics, Pragmatics and Rhetoric*, Donostia – San Sebastian, Nov. 22-24, draft.
- GUILLAUME G. (1929), *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- HORN L. (1989), *A Natural History of Negation*, Chicago, Chicago University Press.
- KAMP H. & ROHRER C. (1983), « Tense in Texts », in BAUERLE R., SCHWARZE C. et VON STECHOW A. (éds.), *Meaning, Use, and Interpretation of Language*, Berlin and New York, de Gruyter, 250-269.
- LABOV W. (1972), *Language in the Inner City*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- LEVINSON S. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEVINSON S. (2000), *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicatures*, Cambridge, MIT Press.
- LUSCHER J.-M. & STHIOUL B. (1996), « Emplois et interprétations du Passé Composé », *Cahiers de linguistique française* 18, 187-217.
- MOESCHLER J. (1998), « Les relations entre événements et l'interprétation des énoncés » in MOESCHLER J. *et al.*, *Le temps des événements*, Paris, Kimé, 293-321.
- MOESCHLER J. (2000), « Le modèle des inférences directionnelles », *Cahiers de linguistique française* 22, 57-100.
- MOESCHLER J. (2001), « Connecteurs et inférence », *Site internet de l'Université de Genève*, <http://www.unige.ch/lettres/linge/moeschler.html>.
- MOESCHLER J. (2002), « Pragmatics and linguistic encoding. Evidence from the conceptual/procedural distinction », draft.
- SAUSSURE L. de (1997), « Passé simple et encapsulation d'événements », *Cahiers de linguistique française* 19, 323-344.
- SAUSSURE L. de (2000), *Pragmatique temporelle des énoncés négatifs*, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- SPERBER D. & WILSON D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 2eme edition.
- SPERBER D. & WILSON D. (1997), « The Mapping Between the Mental and the Public Lexicon », *UCL Working Papers in Linguistics* 9, 107-126.
- STHIOUL B. (1998), « Temps verbaux et point de vue », in MOESCHLER J. *et al.*, *Le temps des événements*, Paris, Kimé, 117-220.

WILSON D. & SPERBER D. (1993), « Pragmatics and Time », *UCL Working Papers in Linguistics* 5, 277-298.